« DES BOUQUETS POUR MARGOT, MARGUERITE.... »

CRIS ET TABLEAUX DE PARIS

La diversité inouïe de la collection de Jeux de l'Oie que présente M. Henry D'Allemagne nous a beaucoup frappé. Certes, c'est toujours une oie, que de neuf en neuf cases, trouvent les joueurs attentifs; mais en conduisant leur pion, que la fantaisie des dés fait progresser avec plus ou moins de bonheur, les partenaires parcourent les nombreuses cases intermédiaires. Ainsi, les pions cheminent au travers d'un labyrinthe qui comporte soixante-trois divisions. Pour meubler chacune de ces cases, « l'ymagier » a trouvé l'occasion de développer un thème qui nous surprend par sa variété et par sa fantaisie : que ce soit *le Voyage à l'Ile de Cythère*, *les Aventures de Télémaque*, *les Fables de La Fontaine*, *l'Histoire de France*, *la Révolution française* ou *les Cris de Paris*.

L'attention des enfants s'est-elle beaucoup attachée à cette occasion d'apprendre ? Il n'en faut pas douter. En tous les cas la séduction du décor corsait l'intérêt du jeu qui, si nous en croyons Saint-Simon, n'était pas toujours pratiqué par des amateurs de première jeunesse. Le chroniqueur rappelle en effet, qu'après la mort du Dauphin, fils aîné de Louis XIV, tous les jeux cessèrent à Marly et la Dauphine, enfermée dans son appartement, demanda des consolations au jeu de l'oie.

M. D'Allemagne s'est particulièrement intéressé aux jeux qui évoquent les cris de Paris; il a désiré étendre son sujet sur ce point. Mais comment séparer le modeste colporteur, de la rue qui est son milieu ambiant; l'un et l'autre font corps. Aussi l'érudit collectionneur, recherchant dans ses cartons d'estampes, a arrêté son choix sur deux séries de lithographies datant de l'époque de la Restauration : *les Cris de Paris* de Carle Vernet et *les Tableaux de Paris* de J. H. Marlet.

La première collection est bien connue, elle comprend cent sujets qui ont été maintes fois étudiés et reproduits. Le maître a d'un crayon nerveux, dessiné avec une virtuosité étonnante, la silhouette de chacun des personnages. Les petites figurines s'animent en modulant leur mélopée que le sous-titre de chaque épreuve nous fait connaître.

La série des Marlet est bien moins spirituelle, mais son côté anecdotique la rend très attachante. Elle est peu connue du grand public et ne paraît pas avoir, jusqu'ici, fait l'objet d'une étude d'ensemble.

Depuis *les Crieries de Paris* écrites au XIIIe siècle par Guillaume de la Villeneuve, et publiées par Alfred Franklin :

Or vous dirai en quele guise
Et en quele manière vont
Cil qui denrées a vendre ont,

les écrivains et les peintres se sont attachés à retracer la silhouette cocasse de ces gagne-petit ambulants qui, inlassablement sollicitent les passants. Jacques Callot, Abraham Bosse, Pierre Brébiette, Sébastien Leclerc nous les présentent au temps de Louis XIII et de Louis XIV. Bouchardon, Boucher et Cochin les observent durant le siècle suivant. Sous Louis XVI, Laurent Sébastien Mercier, les décrit de sa plume alerte et alors, nous croyons les entendre. « Non, il « n'y a pas de ville au monde où les crieurs et les crieuses des rues aient une voix plus aiguë « et plus perçante. Il faut les entendre élancer leurs voix par-dessus les toits; leur gosier « surmonte le bruit et le tapage des carrefours. Il est impossible à l'étranger de comprendre la « chose; le Parisien ne la distingue jamais que par routine. Le porteur d'eau, la crieuse de vieux « chapeaux, le marchand de ferraille, de peaux de lapin, la vendeuse de marée, c'est à qui « chantera ses marchandises sur un mode haut et déchirant. Tous ces cris discordants forment « un ensemble dont on n'a point idée lorsqu'on ne l'a point entendu... il n'y a que l'usage qui « enseigne aux doctes servantes de ne point se tromper et c'est une inexplicable cacophonie « pour tout autre. »

La pauvre vieille de Carle Vernet, son panier au bras, présente ses « Gâteaux de Nanterre, des gâteaux fins », le vendeur de billets de loterie tente les amateurs « au dernier les bons, cinquante louis pour douze sous » et toujours il trouve preneur tant sont grandes la crédulité des hommes et l'attrait de l'argent. Le petit ramoneur savoyard propose ses services « du haut en bas » tandis que la gracieuse fleuriste, abritée sous un parasol, compose « des bouquets pour Margot, Marguerite ». Et les appels se succèdent scandant les annonces de l'aurore au crépuscule, les voix douces ou rauques, traînantes ou rythmées, jeunes ou vieilles, aiguës ou graves sollicitent le riche, le bourgeois, le boutiquier ou l'artisan tout au cours de l'année. Ainsi l'humble travailleur, prend de la peine et va de porte en porte pour gagner modestement son pain quotidien.

Jean-Henri Marlet nous révèle maints aspects de la cité. L'artiste a vu le jour à Autun en 1770, il s'est éteint en 1847. Il a été élève de l'Académie de Dijon, puis fréquenta l'atelier du Baron Regnault. Son activité se révèle multiple, il fut à la fois peintre, graveur et lithographe. Nous avons retrouvé au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale son visage régulier, tracé de sa propre main. Son abondante chevelure découvre un profil énergique au menton volontaire. Il s'est représenté au milieu d'un groupe de vingt-cinq personnages, tous habitués des dîners du Vaudeville, du Caveau Moderne ou des Soupers de Momus. Il est en compagnie de Dupaty, de Jouy, du vaudevilliste Désaugiers et du chansonnier P.-J. de Béranger.

La lithographie, dont la vogue est toute récente, apporte un bouleversement considérable dans les procédés de reproduction. Elle intéresse, dès le début, notre artiste qui se passionne pour cette technique simple, ce procédé franc de dessin direct sur la pierre. Il fait tirer ses épreuves chez le Comte de Lasteyrie qui a introduit en France l'invention de Senefelder, puis bientôt il imprime lui-même. Une place particulière doit être réservée dans son œuvre lithographique aux *Tableaux de Paris:* c'est à eux seuls que nous désirons nous intéresser ici.

Ils ont paru sans date en douze livraisons. Paul Lacombe situe leur publication entre 1821 et 1823. Chaque cahier comprend six feuillets de texte imprimé d'un seul côté et six planches, soit pour l'ouvrage entier soixante-douze feuilles de texte et soixante-douze planches. Chaque livraison se présentait enrobée dans une couverture dont le recto offre comme sujet : *La Folie découvrant la Vérité* devant une vue de Paris. L'une de ces couvertures peut servir de titre à l'ouvrage entier. Il n'a été fait qu'un faux-titre portant ces mots : *Nouveaux Tableaux de Paris.* Chaque planche présente dans la marge supérieure un titre courant : *Tableaux de Paris.* La plupart des scènes sont signées de Marlet, quelques-unes cependant, dues au talent de V. Auger, de Brocas et de Feuchères, portent leurs noms. Il a été tiré trois sortes d'épreuves en noir, avec fond bistre et en couleurs. Ces dernières sont d'une exécution qui laisse à désirer.

LE SAVETIER (CARLE VERNET)

Les lithographies que nous avons eues en mains ont été imprimées sur les presses du Comte de Lasteyrie et sur celles de Marlet, à l'exception de deux qui portent la marque de Demanne, rue d'Enghien, 39. Lacombe a relevé le millésime 1823 sur le sujet : *Le méridien du Palais-Royal.* Nous avons pu lire la date 1821 sur quatre compositions : *Le faux-affamé, Balance sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, Marchand et Tondeur de chiens sur le Pont-Neuf,* et *Le bouquiniste sur le quai Voltaire.*

Les textes qui accompagnent ces planches méritent attention. Ils sont écrits d'un style rapide et coloré et nous apportent maintes précisions sur les sujets représentés, nous nous y reporterons souvent. Quels sont les auteurs de ces pages ? Les premières sont signées V..., les dernières sont l'œuvre de P. J. S. Duffy de l'Yonne. Nous avons la certitude que les

chroniqueurs ont eu en main les *Tableaux de Paris* de Sébastien Mercier dont les douze tomes ont été publiés à Amsterdam de 1782 à 1788 et *L'hermite de la Chaussée d'Antin* de Jouy, en cinq volumes, édité à Paris en 1813. Il est patent que ces écrivains ont emprunté à leurs prédécesseurs maintes précisions.

Paul Lacombe n'a jamais rencontré d'épreuves numérotées. Les deux albums que nous avons pu consulter à la Bibliothèque Nationale et à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris présentent les planches dans un ordre légèrement différent (ce dernier recueil est truffé de plusieurs dessins originaux dont certains, restés à l'état d'études n'ont pas été lithographiés). Il ne semble pas que Marlet ait voulu suivre un plan d'ensemble, le hasard seul l'a guidé dans le choix des sujets dont les personnages évoluent dans les divers quartiers de la capitale. Cela nous donne donc toute liberté pour présenter en un classement arbitraire les quarante-cinq épreuves de la collection D'Allemagne.

LES PETITS MÉTIERS

1 — LES PORTEURS D'EAU

Les porteurs d'eau, animent de leur va-et-vient continuel les abords de la Fontaine Saint-Eustache. Cet édicule est alimenté par la pompe Notre-Dame et souvent on le nomme

LES PORTEURS D'EAU

Fontaine de Tantale. Un filet limpide s'écoule d'une coquille placée juste au-dessous d'un masque couronné de fruits dont les lèvres avides ne peuvent atteindre le précieux liquide. L'opinion publique veut y retrouver une allusion au supplice du roi de Lydie, qui offrit aux dieux des victimes humaines.

Le métier de porteur d'eau est pénible, la charge est pesante, la sangle s'imprime sur leurs robustes épaules tandis que les arceaux les aident à maintenir, dans un équilibre relatif, les seaux emplis. Leur adresse égale leur honnêteté, cependant, l'un d'eux vient d'être distrait, il a heurté la cruche d'une jouvencelle. Le minois attristé nous remet en mémoire le jeune modèle de Greuze tandis qu'au second plan nous apercevons une femme qui écoute les galants propos de son « attentif ».

Avant la Révolution la Compagnie Duffaud concurrençait les portefaix indépendants; elle fournissait aux Parisiens les eaux de la Seine clarifiées pour deux sous six deniers la voie. Les charretiers s'annonçaient en sonnant du cor. Les porteurs en vestes et culottes bleues, ornées de boutons jaunes, arboraient un bonnet sur lequel brillait une plaque aux armes de la Ville et du Roi.

Depuis le XVIIIe siècle, les fontaines se sont multipliées et les porteurs d'origine savoyarde ou auvergnate ont gardé leur indépendance en même temps que leurs vêtements campagnards.

2 — LE MARCHAND D'ENCRE DEVANT LES ARCHIVES DU ROYAUME

Le marchand d'encre parcourt tous les quartiers de la cité. Il vient d'arrêter son âne, tout bruissant de sonnailles, devant le portail de l'Hôtel de Soubise. Les écoliers, aux mains maculées de taches brunes, accourent pour faire remplir leurs godets tout comme l'écrivain en échoppe qui porte avec ostentation sa plume d'oie sur l'oreille. Le baudet, lourdement bâté transporte un véritable magasin ambulant. Il met à profit ce court instant de répit pour absorber son picotin.

3 — LA LAITIÈRE DU MARCHÉ SAINT-MARTIN

La jeune paysanne s'est installée devant une boutique proche du Marché Saint-Martin dont les bâtiments tout nouvellement édifiés ont été achevés en 1817. Les pratiques sont nombreuses à cette heure matinale. Un garçonnet déjà servi emporte avec précaution sa jatte pleine. Une jeune femme s'impatiente son bambin sur les bras, tandis que trois commères forment un trio babillard qui, bien des fois, se renouvellera durant la matinée.

4 — LE MARCHAND D'ESTAMPES

C'est sur le Pont au Change que les brocanteurs s'installent, près du quai des Lunettes. Ils y tiennent leur assises de midi à quatre heures du soir. La matinée est employée aux révisions des ventes de la veille. Trottoirs et parapets sont couverts d'estampes; leur entassement attire la foule des amateurs et des curieux contemporains du Cousin Pons. Le marchand a l'air rébarbatif, avec sa chevelure hérissée, c'est qu'il est attentif et suppute la compréhension de l'acheteur. Il évalue ce qu'il va pouvoir tirer de cet enthousiasme et ceci explique son air fascinateur. Et bientôt, ayant délié sa bourse, l'acheteur partira satisfait comme le héros de Balzac, tenant paternellement sous son bras, « une de ces trouvailles que l'on emporte, avec quel amour ! amateur, vous le savez ! »

5 — BALANCE SUR LA PLACE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS

L'appareil est installé face à l'église devant la noble architecture du palais du Louvre sur laquelle se distingue le bas-relief de Cartellier : *La Gloire distribuant des couronnes*. Il n'est pas encore onze heures du matin. La petite table, à gauche, chargée de gobelets, est gardée par un chien. L'animal attend son maître Esprit, qui s'est rendu célèbre par ses tours de physique. Une élégante, aux formes rebondies a quitté sa province, elle est venue interroger la balance et consulter Mlle Lenormand, la célèbre cartomancienne. Un marchand d'eau de Cologne propose ses fioles mais la dame pesante est distraite, toute au souci de l'aiguille inexorable.

6 — MARCHAND ET TONDEUR DE CHIENS SUR LE PONT-NEUF

Azor se laisse tondre sans une plainte, devant le regard attendri de sa maîtresse qui « n'a consenti à le faire souffrir que pour le rendre plus beau ». La femme est âgée et le caniche n'est plus à la mode. Porte-t-il sur son collier une inscription spirituelle comme jadis la levrette

MARCHAND ET TONDEUR DE CHIENS SUR LE PONT-NEUF

de Beaumarchais ? L'auteur du *Barbier de Séville* avait fait graver ces mots sur la plaque de sa chienne préférée : « Je suis Mademoiselle Follette, Beaumarchais m'appartient. Nous habitons sur le boulevard. »

Au second plan, sur la droite, on aperçoit la modeste baraque d'une marchande d'échaudés, de gâteaux et « de petits pâtés de la semaine dernière ». Son auvent nous masque la statue d'Henri IV.

7 — LES CHARBONNIERS

Les charbonniers que l'on appelle familièrement « plumets » ne sont point querelleurs. Cependant deux rivaux se disputent la pratique d'une grande maison et ils en sont venus aux mains. Heureusement une femme s'élance, pour séparer les deux antagonistes et adroitement elle les réconcilie en montrant l'enseigne du cabaret : *Aux amis de la paix.*

La disposition des personnages évoque l'affiche que Daumier dessinera, vers le milieu du siècle, pour son ami Desroches, directeur d'un important entrepôt de charbon.

***

Le bouquiniste sur le quai Voltaire, les bains à domicile, le marchand de lait d'ânesse, l'homme-affiche de la Place des Victoires, le marchand de mort aux rats augmentent ce menu peuple de gagne-petit qui rendait Paris si pittoresque et dont Marlet nous a gardé le souvenir.

LES BATELEURS

8 — DANSEURS D'ÉCHASSES AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

Une foule d'oisifs fréquentent la promenade : c'est pourquoi les baladins y sont légion. Cette « gent sauteuse ou chantante... met un impôt assuré sur la curiosité parisienne ». Les petits habitants des Landes, montés sur leurs échasses s'exhibent en cadence. Le père, à califourchon sur son cheval, les dirige du haut de sa monture pacifique, la mère marque la mesure en frappant sur une grosse caisse tandis qu'un ménétrier racle consciencieusement son violon. C'est un spectacle nouveau et bien attirant pour les parisiens qui n'ont jamais vu que le pavé boueux de leurs rues étroites. Et les enfants géants, habitués aux terrains sablonneux et mouvants des régions bordelaises, évoluent avec grâce à six pieds au-dessus du sol.

9 — L'ESCAMOTEUR SUR LE BOULEVARD, PRÈS LE CHATEAU D'EAU

Tout près de la fontaine jaillissante du Boulevard Bondi, l'escamoteur s'est installé. La foule est dense entre ces deux arcs de triomphe que « nous nommons modestement Porte Saint-Martin et Porte Saint-Denis ». La bonne d'enfant, le jeune soldat, l'étudiant et le provincial restent stupéfaits devant l'opérateur qui change une pomme de reinette en courge ou en lapin de garenne. Le public riche n'est pas là. C'est que les gens du monde, friands des mêmes spectacles, vont chez l'escamoteur Olivier ou chez le physicien Comte, pour voir les mêmes attractions dans un décor plus élégant.

10 — SAUTEURS, EN FACE LES VARIÉTÉS

L'équilibriste, le corps renversé, s'appuie sur une seule jambe. Elle supporte, sur sa robuste poitrine, le double fardeau d'un garçonnet tenant un bambin. Un bruyant trio de musiciens attire les passants, l'un marque la mesure en frappant sur une caisse, l'autre s'époumone en soufflant dans une clarinette, le troisième fait tinter son triangle. Le spectacle se déroule devant le théâtre des Variétés dont la façade, qui n'a pas changé, nous est familière. A droite se détache la rotonde des Panoramas.

***

Bien d'autres scènes de ce genre figurent dans les tableaux de Marlet. *Les singes*, *Une soirée de musiciens italiens sur le boulevard*, *La force du poignet*, *Les polichinelles*. Tous ces artistes appartiennent à cette grande famille des bouffons, des baladins, des jongleurs, des bateleurs, de mimes qui ont abandonné la rue pour la piste ou pour la scène et que les Parisiens d'aujourd'hui vont applaudir au cirque ou au music-hall.

HALLES ET MARCHÉS

11 — NOUVEAU MARCHÉ AUX POISSONS

Il est cinq heures du matin. Deux inspecteurs et une matrone, constituant un véritable syndic, président à la répartition du poisson et reçoivent les enchères des marchands de détail. C'est là, au voisinage de la Fontaine des Innocents, que tous ces « hôtes salés » sont rassemblés; ils viennent de Dieppe ou d'Harfleur et ont pendant de longues heures voyagé en poste.

12 — DÉJEUNER A LA HALLE

Les ménagères s'attardent au milieu des amoncellements de légumes et de fruits que les cultivateurs et les jardiniers ont apportés durant la nuit. Malgré cette foule dense et bruyante les jeunes marchandes de saucisses circulent, l'éventaire en avant, en proposant leurs denrées qu'elles font griller, tout en marchant, sur un minuscule fourneau.

13 — LES FORTS ET LES POISSARDES DANSANT AUTOUR DE LA STATUE D'HENRI IV LE JOUR DE LA SAINT-HENRI

Le jour de la Saint-Henri, les forts de la halle et les poissardes se réunissent sur le terre-plein du Pont-Neuf, au pied de la statue du Béarnais, qui vient d'être inaugurée tout récemment, le 25 Août 1818. Les musiciens accompagnent les danseurs et le bal s'organise. Le « marquis » du premier plan est un mime réputé, bien célèbre sur les places publiques. On le surnommait le Turc car il était vêtu à l'orientale, il faisait rire tout en gardant un visage impassible. Après un séjour en province il vient de reparaître en habit à la française. « Il avait des boutons d'acier, la bourse, l'épée, la veste brodée et des airs ridicules des anciens seigneurs. » (*sic*)

14 — LES PORTEFAIX DE LA HALLE AU BLÉ

La voiture s'est arrêtée dans la rue de Viarmes, cette voie circulaire que les enfants du quartier appellent la rue éternelle. Les hommes déchargent la charrette. Les sacs sont pesants et les forts ont pris la précaution de tremper leur immenses chapeaux dans le ruisseau, pour

LES PORTEFAIX DE LA HALLE AU BLÉ

empêcher le fardeau de glisser. C'est dans cette vaste halle en forme de rotonde, bâtie à l'emplacement de l'Hôtel de Soissons, que les sacs de farine sont accumulés. Ils serviront à l'approvisionnement des boulangers qui ont à ravitailler un million de Parisiens.

15 — LE MARCHÉ AUX FLEURS

Au Pont au Change, sur le quai Desaix, la « Flore parisienne » tient sa cour le mercredi et le samedi. Les pépiniéristes proposent les plantes en pots et les fleurs coupées aux belles élégantes qui veulent orner leurs jardinières. Chaque année la mode varie. L'hortensia a eu son heure de vogue. Aujourd'hui le datura et les myosotis sont à la mode. Les « fleurs roturières », clématites, capucines et basilics voisinent avec les rares spécimens exotiques. Le *kamelia japonica* fait l'admiration de tous, il se vend jusqu'à deux mille six cents francs le pied.

***

D'une autre scène : *Les marchands d'oiseaux sur le quai de Gèvres*, nous avons retrouvé le dessin original de Marlet. Il est conservé au Cabinet des Estampes du Musée Carnavalet. C'est une étude à la mine de plomb dont le trait ténu s'enlève sur un papier blanc légèrement teinté. Le premier plan, plus poussé, a été repris à l'encre de Chine, les volumes sont simplement sertis, ombres et lumières sont sobrement indiqués d'une tache de lavis ou d'un rehaut de gouache. L'ensemble donne une impression de puissance qui contraste avec la mollesse de la lithographie. L'artiste en dessinant sur la pierre ajoute maints détails. Malheureusement ce que l'épreuve gagne en finesse, elle le perd en énergie.

LES PAUVRES AFFLIGÉS ET L'HOPITAL

16 — L'AVEUGLE SUR LE PONT DES ARTS

Le pauvre homme avait amassé le fonds d'une rente de cent écus, qui l'aidait à vivre depuis que ses yeux se sont éteints. Mais la maison qui gardait son pécule a fait banqueroute et d'infirme le voilà devenu indigent. Il en est réduit à solliciter l'aumône des passants en jouant de la serinette. Ses appels sont entendus et la main d'une fillette dépose gentiment une pièce de monnaie dans son escarcelle. Dans le lointain on aperçoit les bains Vigier et la perspective du Louvre. Sur la rive gauche, se détache la silhouette du Palais-Bourbon.

Le Pont des Arts, ouvert en 1803, porte sur ses piles de pierre, la première armature métallique. Pendant les deux années qui suivirent son inauguration des jardiniers-fleuristes l'avaient couvert de plantes rares et on ne le traversait plus qu'entre deux haies d'orangers. Des bateaux chargés de musiciens s'arrêtaient sous ses arches et dans une atmosphère idyllique « l'harmonie se mariait aux parfums ».

17 — LES QUATRE MENDIANTS SUR LE PONT AU CHANGE

Ces trois estropiés qu'une femme, d'aspect misérable accompagne, forment un groupe pitoyable qui aurait pu inspirer Jacques Callot. Leurs appels « aigrement plaintifs » arrêtent les passants affligés par ce spectacle digne de la cour des Miracles.

18 — LE FAUX AFFAMÉ...

Le métier de mendiant est parfois lucratif, c'est pourquoi il a tenté ce faux affamé qui abuse de la crédulité des âmes sensibles. Il dévore à pleines dents une énorme miche de pain. Un jeune couple ému par ce spectacle s'empresse de préparer son obole.

19 — AVEUGLES DES QUINZE-VINGTS EN PROMENADE

Ces pauvres aveugles sont conduits par une femme borgne; ils sont tous musiciens et portent chacun leur instrument. Ils déambulent lamentablement sur le boulevard du Temple en se guidant les uns les autres à l'aide de cannes. Le triste cortège se dirige vers la barrière, car ils sont engagés pour jouer des contredanses et des « walses » dans un bal populaire.

AVEUGLES DES QUINZE-VINGTS EN PROMENADE

20 — LE PAUVRE MALADE CONDUIT A L'HOPITAL

Le malheureux égrotant, enveloppé d'une couverture est transporté sur un brancard. Le triste groupe traverse le petit Pont du Châtelet. Dans le lointain, se détachent les bâtiments de l'Hôtel-Dieu. Cette lithographie est curieuse parce qu'elle donne l'état exact de Paris en 1820 — d'abord le Petit Pont — au second plan, le Pont Saint-Charles à l'usage de la Salle Saint-Charles de l'Hôtel-Dieu — au troisième plan le Pont au Double qui jusqu'en 1835 était couvert par des bâtiments dépendant de l'Hôpital et disparut en 1847-1848. A l'extrémité Nord, il n'y avait de passage que sous une voûte débouchant sur la rue de l'Évêque. Sébastien Mercier, décrivant l'Hôtel-Dieu rappelle que : « on couchera le malade à côté d'un moribond et d'un cadavre... les maladies les plus contraires seront toutes sous une même couverture... » Sauvan qui enquête sur place rappelle dans : *Picturesque tour of the Seine from Paris to the sea*, publié à Londres en 1821, qu'un simple lit contenait parfois « un mort, une personne mourante,

un malade phtisique et un quatrième fiévreux. Quand il y avait des épidémies, deux malades étaient ajoutés à cet horrible groupe ». D'importants progrès ont été réalisés et notre malade peut espérer un lit pour lui seul. La médecine vient de faire de prodigieuses découvertes.

LE PAUVRE MALADE CONDUIT A L'HOPITAL

Laënnec publie, en 1819, deux volumes célèbres, qui vont bouleverser le diagnostic. « De l'auscultation médiate ou traité des maladies des poumons et du cœur établi principalement à l'aide de ce nouveau procédé d'exploration. »

21 — LE MONT-DE-PIÉTÉ

Le prêt sur nantissement est d'origine fort ancienne. C'est pour enlever aux usuriers leurs victimes que Louis XVI, en 1777, créa cette sorte de banque pour ceux qui sont dans la gêne.

Dans un bureau d'engagement, une jeune femme discute avec l'appréciateur de la valeur d'un bijou. Une élégante apporte un « shall » qu'elle tient avec grâce sur son bras. Tandis qu'un porteur traverse la salle, ployant sous le faix de paquets représentant la valeur de secours déjà donnés.

***

La liste s'allonge des affligés, des malades et des malheureux en ce Paris encore bien mal organisé pour secourir la misère. *Les Invalides revenant de Vaugirard*, *Les sourds-muets*, *Le pauvre et son bouc près le Gymnase* et même *La Morgue* complètent cette lugubre série.

LES ENFANTS ET LES ÉCOLES

22 — BUREAU DES NOURRICES

Sébastien Mercier fait un grand éloge du bureau des nourrices. Elles viennent « offrir leurs seins mercenaires » aux mères de Paris qui ne peuvent pas élever leurs enfants. Les « recommanderesses » du XVIIIe siècle ont disparu. Marlet nous montre un « meneur » qui a conduit à Paris une vingtaine de femmes, habitantes de Gonesse ou de Pontoise. Elles vont repartir chacune pourvue d'un nourrisson. Et le voiturier, singulier entremetteur, touchera sur ce curieux échange, la majeure partie des profits.

23 — LES ENFANTS TROUVÉS

Dans une vaste salle de l'hospice d'allaitement des sœurs prennent soin des enfants trouvés. Un énorme poêle et une vaste cheminée contribuent à donner à cette « crèche » la température élevée nécessaire aux nouveau-nés. Chaque nourrisson est lavé, pesé, puis emmaillotté avant de reposer dans un berceau dont les voiles blancs le protègent de la lumière trop vive et des courants d'air. Des berceuses et des nourrices sont attachées à cet établissement. Les sœurs vêtues de bleu et coiffées de leur immense cornette s'empressent avec dévouement auprès des petits abandonnés; elles remplissent ainsi les vœux de leur auguste patron saint Vincent de Paul qui fonda leur congrégation et rédigea leurs statuts.

24 — LES JEUX DES CERCLES AU LUXEMBOURG

Les fillettes, aux longs cheveux flottants, parcourent les allées et traversent les pelouses. Leur pantalon serré aux chevilles dépasse le bas de leurs robes. Armées d'un bâtonnet, elles poussent un léger cerceau tintant de grelots. Le promeneur fatigué s'attarde sur une chaise, auprès des orangers, en regardant évoluer les enfants. Il songe tristement qu'à ce même emplacement, en 1815 et en 1816, les soldats étrangers avaient établi leurs bivouacs.

25 — LE JOUR DE L'AN

En cette deuxième quinzaine de décembre, les petits boutiquiers se sont installés sur le terre-plein du Pont-Neuf. Un double rang d'étalages de jouets modestes excite la convoitise des enfants, c'est un véritable bazar en plein vent.

Les Français qui, jadis importaient des joujoux d'Allemagne et des colifichets d'Angleterre, se sont mis à fabriquer eux-mêmes. C'est pourquoi les parents trouvent, à bon compte, de quoi divertir les bambins dans les magasins de la rue Vivienne et de la rue Saint-Denis.

Un jeune garçonnet monté sur un cheval roulant se fait traîner par son père. Sa jeune sœur l'accompagne, toute au souci de porter avec délicatesse une poupée presque aussi grande qu'elle.

26 — ENSEIGNEMENT MUTUEL

Le chroniqueur écrit en mars 1822, à ce moment quatre-vingt-huit écoles d'enseignement mutuel fonctionnent à Paris dont dix-neuf sont gratuites. Les enfants représentés sont installés dans l'église de l'ancien collège de Lisieux, rue Saint-Jean-de-Beauvais, sur la Montagne Sainte-Geneviève. Le maître écoute attentivement les quatre moniteurs qui, hors des rangs, vont à tour de rôle instruire leurs jeunes condisciples.

27 — LES FRÈRES CONDUISANT LES ENFANTS A SAINT-NICOLAS-DES-CHAMPS

Les Frères ont conservé leurs vêtements du XVIe siècle : large tricorne et ample soutane. Le public moqueur les flétrit du sobriquet d'ignorantins. Ils sont bien dévoués cependant, et

LES FRÈRES CONDUISANT LES ENFANTS A SAINT-NICOLAS-DES-CHAMPS

prodiguent leur science, avec abnégation, à ce petit monde turbulent qui rit de leur « démarche gothique ».

28 — GYMNASE NORMAL MILITAIRE ET CIVIL

Le Gymnase de M. Amoros est installé dans l'ancien parc du château de Grenelle, qui fut jadis l'hôtel de Craon, dit l'auteur. Le stade a deux cents pieds de long et quatre-vingts de large. Les enfants sont à l'aise pour courir, grimper aux mâts et exécuter des exercices variés sous la conduite d'un jeune instructeur sanglé dans son uniforme.

29 — ÉCOLE DE MUSIQUE DE M. MASSIMINO

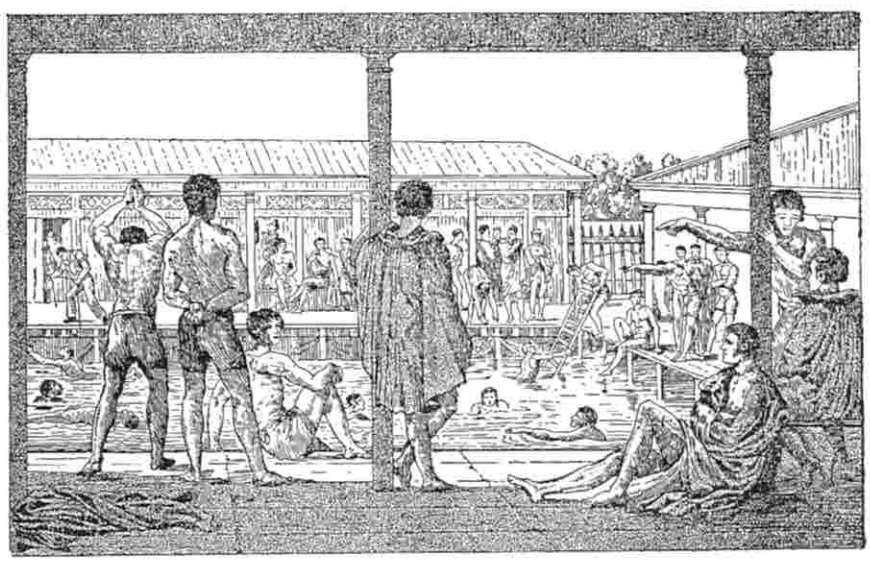
M. Massimino est un des meilleurs professeurs du moment; son principal établissement est au 180 de la rue Montmartre. Il enseigne les secrets de la musique à un public de jeunes personnes attentives. Parfois, il donne des soirées et les meilleurs élèves s'y font entendre. Les débutants recueillent alors avec joie les applaudissements d'un public indulgent et de parents enthousiastes.

30 — ACADÉMIE DE DESSIN

Les établissements officiels fondés au temps de Louis XIV existent toujours. Mais des écoles spéciales et des établissements privés secondent les organismes royaux. Dans un atelier éclairé par une couronne de quinquets, un modèle nu a pris la pose. Jeunes gens et jeunes filles dessinent l'Adonis peu vêtu « sans préjugé bourgeois » ajoute l'auteur.

31 — ÉCOLE DE NATATION

Marlet nous présente l'établissement en vogue, fondé il y a une trentaine d'années par M. Deligny. A l'extrémité du Quai d'Orsay, près du Pont Louis XVI, les baigneurs « couverts



ÉCOLE DE NATATION

des longs plis d'une toile blanche » attendent le moment d'entrer dans l'eau; ils vont pouvoir étudier « la coupe, la planche, la tête à genoux, la tête à la victime et le plat-cul du tailleur ».

***

Les mariniers conduisent en Seine les meilleurs nageurs. Marlet a fait de ce sujet une composition qu'il a intitulée : *La pleine eau.*

LA RUE ET LA POLICE

32 — LES BALAYEURS

Ils travaillent par un froid rigoureux et sont misérablement vêtus. A l'aide de pelles, de pioches et de balais ils dégagent la chaussée de la rue Royale tout encombrée de neige. Sur le ciel gris se profile la silhouette du Palais-Bourbon. On distingue la perspective de la place qui deviendra de la Concorde avec ses réverbères attachés à des potences en forme de crosse. « A cette époque, il n'y avait point de bec de gaz dans les rues de Paris. A la nuit

LES BALAYEURS

tombante on y allumait des réverbères placés de distance en distance, lesquels montaient et descendaient au moyen d'une corde... Le tourniquet où se dévidait cette corde était scellé au-dessous de la lanterne dans une petite armoire de fer dont l'allumeur avait la clef, et la corde elle-même était protégée par un étui de métal. » Ainsi s'exprime Victor Hugo. C'est cette corde de réverbère qui va sauver Jean Valjean, poursuivi par Javert, dans le cul-de-sac Genrot. A l'aide de ce lien, le héros pourra escalader la muraille en emportant Cosette.

33 — LA LOTERIE

Près de la rue Neuve-Saint-Augustin un bureau de loterie est installé. Il a pour enseigne deux cornes d'abondance. « Le tympan du fronton renferme un encadrement destiné à faire paraître au dehors les numéros sortis. » On vient de tirer, le sort a décidé et les joueurs sont

impatients. Le vieux calculateur examine attentivement ses billets. Une jeune modiste indiscrète regarde la liste du vieillard. L'estropié a joué une partie de ses aumônes, il vient voir si la Fortune lui a souri. Les commissionnaires relèvent en hâte les numéros gagnants pour aller les proclamer dans les rues de Paris. A gauche, une vieille femme reste impassible. Elle prend beaucoup de billets de loterie, mais c'est pour les revendre !

34 — FILLES CONDUITES A LA POLICE

Les légionnaires, fiers de leurs uniformes, tiennent par le bras leurs élégantes captives. Elles n'ont pas acquitté, en temps voulu, l'impôt dont sont chargées les « filles soumises ». « Ainsi la police réprouve ce genre de commerce sur lequel est prélevé un impôt énorme. »

FILLES CONDUITES A LA POLICE

35 — LA PETITE POSTE AUX LETTRES

La petite boîte reçoit le pli affectueux du prétendant, la lettre du solliciteur, les lignes de l'honnête commerçant, la missive de la coquette, l'annonce de la faillitte, le billet de mariage, le poulet du jeune ami et l'écrit anonyme qui lâchement apporte le trouble. Et l'auteur de citer Voltaire qui définit la poste : « C'est le lien de toutes les affaires et de toutes les négociations. »

Dès la plus haute antiquité les messagers portaient les missives. Louis XI ouvre l'ère nouvelle des postes par l'établissement de services réguliers. Richelieu organise la poste aux lettres et durant la deuxième moitié du XVIIe siècle se créent les messageries. Il était réservé à Chamousset de créer la petite poste aux lettres de Paris et « de faire transporter, dans Paris et

sa banlieue, toutes les lettres écrites dans le courant d'une même journée... ». C'est seulement en 1849 qu'un grand progrès sera réalisé par l'affranchissement à l'aide de timbres-poste (1).

Une jeune femme élégamment vêtue jette d'une main rapide une enveloppe dans la boîte sous l'œil narquois du facteur qui porte l'habit bleu à collet rouge et le haut chapeau de ciré orné d'une cocarde de fer-blanc; il tient à la main une cliquette qui lui permet d'annoncer son passage.

36 — UN CORPS DE GARDE DE LA GARDE NATIONALE

C'est autant par goût que par raison que l'homme d'honneur prend du service actif quand la tranquillité est menacée. Entre les alertes, les gardes sont au poste; ils ont quitté leurs schakos ou leurs bonnets à poils et ont déposé leurs armes. Certains s'assoupissent auprès du poêle. La plupart trinquent avec entrain auprès d'une jeune femme, qui ne semble guère à sa place dans un pareil endroit. Sur le mur se détache le buste impassible de Louis XVIII qui domine cette scène joyeuse.

***

Le Coup de vent qui emporte les chapeaux, *l'Accident*, *le Déménagement*, *la Dégradation militaire sur la place Vendôme* et *les Voitures de Versailles* allongent cette liste de scènes variées qui animent les artères de la capitale.

LES DISTRACTIONS ET LES FÊTES

37 — LECTURE DES JOURNAUX AUX « THUILLERIES »

La marchande s'abrite «sous les ailes d'un parapluie gothique », au pied de la statue d'une Diane chasseresse, tout près des orangers. Les lecteurs dévorent *le Moniteur* ou *la Quotidienne*. L'un cherche l'annonce de sa nomination dans quelque sous-préfecture, l'autre s'inquiète du cours des effets publics. « Où est le temps, précise le chroniqueur, où le prince des feuilletons, feu Geoffroy, et Geoffroy tout seul occupait l'oisiveté de tant de badauds ? »

La lecture des journaux aux Tuileries et au Palais-Royal, rappelle Marcel Poète, est une survivance de la localisation des nouvellistes dans les jardins au XVIIe et au XVIIIe siècle.

(1) C'est à peine à l'année 1692 que remonte le Paris Postal. Il y avait alors six boîtes où l'on pouvait déposer ses lettres, lesquelles étaient levées deux fois par jour : une fois à midi et une seconde fois à huit heures, le soir. Ces six boîtes étaient situées :

1° Rue Saint-Jacques, au coin de la rue du Plâtre, vis-à-vis la vieille poste ; 2° Place Maubert, vis-à-vis la fontaine « A l'image de Saint François » ; 3° Faubourg Saint-Germain, au coin du Jeu de Paume de Metz ; 4° Rue Saint-Honoré, près les Quinze-Vingts, vis-à-vis la rue Saint-Nicaise ; 5° Rue Saint-Martin, au coin de la rue aux Ours; 6° Rue Saint-Antoine, vis-à-vis l'Ours, devant la rue Geoffroy-L'Asnier, au Petit-Louvre couronné.

Mais ce service tomba bientôt en désuétude, étant fort mal organisé et vers 1725, l'administration refusa les lettres de Paris pour Paris, faute de ne pouvoir les distribuer.

Le 5 mars 1758, des lettres patentes ayant accordé à M. de Chamousset le privilège d'établir sa petite poste pour une durée de 30 ans, l'organisation du service de la distribution prit une telle importance avec la création de neuf nouveaux bureaux et de deux cents facteurs que le Gouvernement reprit à M. de Chamousset son privilège. L'institution se modifia rapidement et, dans les premières années de la Restauration, la poste de Paris recevait par jour, dans ses nombreuses boîtes 25 à 30.000 lettres et percevait annuellement pour Paris seulement, 4 millions et demi.

On lit dans *le Siècle* du 28 octobre 1867 : « Il y a actuellement à Paris 57 bureaux de poste et 584 boîtes aux lettres. Le nombre des facteurs est de 1231. La correspondance de Paris pour Paris atteint 26 millions par an. »

(Note de l'Auteur.)

38 — LES JOUEURS DE BOULES AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

Le « cochonnet » retient toute l'attention de ces joueurs qui aiment à se retrouver sous les ombrages parisiens. Le grand Carré des Jeux des Champs-Élysées leur offre des emplacements convenables, mais ils sont assiégés par les promeneurs indiscrets et pleins de prétention. Aussi préfèrent-ils le Cours-la-Reine beaucoup plus calme et vide de tous les virtuoses ambulants.

Au-dessus des frondaisons, on aperçoit un ballon sphérique malmené par le vent, qui s'élève péniblement dans les airs. Les joueurs, les yeux fixés sur le terrain, suivent le cheminement de leurs boules de bois et n'accordent pas un regard à l'aéronef qui se débat dans les nuées.

39 — DISTRIBUTION DE VIN LE JOUR DE LA SAINT-LOUIS

Les fontaines de vin et les distributions de victuailles dans les allées des Champs-Élysées, étaient les éléments indispensables qui complétaient toutes les réjouissances populaires. Elles donnaient lieu à maintes rixes déplorables et furent supprimées sous Charles X, en 1827.

DISTRIBUTION DE VIN LE JOUR DE LA SAINT-LOUIS

40 — PROMENADE AUX CHAMPS-ÉLYSÉES. — QU'EST-CE QU'ON REGARDE ?

« Le nom de badauds a été donné judicieusement aux Parisiens. » Un provincial s'étonne de la robe élégante d'une jolie femme, qui semble outrageusement décolletée, une altercation éclate entre deux promeneurs, un personnage célèbre est reconnu, un lecteur s'est assoupi, un incident quelconque se produit et les gens s'arrêtent. Qu'est-ce qu'on regarde ?

41 — LE SORCIER DE TIVOLI

Les chanteurs italiens, les danseurs de corde, les jongleurs, les vélocipèdes, constituent les principales attractions que le public choisi trouve à Tivoli. Dans un coin tranquille de ce vaste jardin, près du chemin de l'Ermitage, le sorcier de Tivoli rend ses oracles. Le devin porte une longue robe et un bonnet pointu. Un couple élégant est venu le consulter. Par l'intermédiaire d'un étrange porte-voix, il parle à la jeune femme et révèle à l'oreille curieuse les secrets de l'avenir.

42 — PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU, PAROISSE DE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS

Fêtes civiles et fêtes religieuses se succèdent dans les rues « parasolées ». C'est la Fête-Dieu, la procession se dirige vers le Palais des Tuileries. La terre est jonchée de fleurs et aux grilles du Louvre sont tendues les tapisseries prêtées par le Garde-meuble de la Couronne. Le son des cloches, le battement des tambours, le faux-bourdon des chantres et le parfum de l'encens impressionnent la foule qui s'agenouille pieusement devant le prélat qui porte l'ostensoir.

***

La Distribution de comestibles le jour de la Saint-Louis, la Queue au premier Théâtre français, la Promenade de Longchamp, le Diorama du port de Boulogne, nous font connaître d'autres distractions. Les personnages vus de dos, qui constituent le premier plan de cette dernière composition, ont été pris sur le vif. Nous avons retrouvé l'étude de Marlet, au lavis d'encre de Chine, dans l'album précédemment cité, que conserve la bibliothèque de la rue de Sévigné. Les personnages, debout dans une église, assistent à un service religieux. L'artiste par un adroit artifice a modifié son décor et l'architecture intérieure de la nef a fait place à une salle obscure dans le fond de laquelle s'éclaire le diorama. La vogue des dioramas, des panoramas et des diopanoramas fut comparable à celle des cinémas de notre époque. Balzac, dans *le Père Goriot*, précise que cet abus de mots « avait amené dans quelques ateliers de peinture la plaisanterie de parler en *rama*, espèce de charge qu'un jeune peintre, habitué de la Vauquer, y avait inoculée ».

LES DIRIGEANTS ET LES PUISSANTS

43 — PROMENADE DE S. A. R. LA DUCHESSE DE BERRI ET LES ENFANTS DE FRANCE SUR LA TERRASSE DES TUILERIES

Sur le terre-plein, la duchesse se promène coquettement vêtue. « Yeux, nez, bouche rien n'est joli, tout est charmant », dira Louis XVIII, en parlant de sa nièce, à son ministre Decazes. La princesse a vite abandonné les modes de l'Empire, la taille a repris sa place, les jupes ont gagné de l'ampleur et ne touchent plus la terre ; ainsi Madame laisse apercevoir la petitesse de ses pieds qu'Hubert, le chausseur breveté, gaine avec tant d'élégance. Mademoiselle, qui deviendra duchesse de Parme, tend fort gracieusement une branche de lis symbolique à Monsieur son frère, le duc de Bordeaux, qui est encore sur les bras de sa nourrice.

44 — CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Les députés siègent dans la grande salle semi-circulaire, les tribunes du public et les loges des journalistes sont combles. La séance est orageuse, l'orateur gesticule à la tribune en répondant aux interpellateurs des partis d'opposition. Dans le « vaste local cédé à l'assemblée par Monseigneur le duc de Bourbon », nous retrouvons un décor qui nous est familier. Aujourd'hui comme hier, les séances succèdent aux séances. Les gouvernements changent, les hommes également, mais le même processus demeure et dans le flot des paroles les passions s'opposent avec la même véhémence.

45 — ANTICHAMBRE D'UN PREMIER COMMIS

C'est par obligation que cet homme puissant reçoit, une fois par semaine, les solliciteurs dont beaucoup pour le voir ont quitté leur province. Il accorde peu d'attention à ces visiteurs,

ANTICHAMBRE D'UN PREMIER COMMIS

car, au cours d'un dîner amical, il a disposé de la place que ces gens demandent avec tant d'insistance. « Sages et modestes citoyens, restez dans la sphère où votre fortune et votre éducation vous ont placés, jouissez de la considération de vos provinces, au lieu de venir mendier le refus des Parisiens. »

***

La vie des classes aisées a peu retenu nos enquêteurs. Une seule composition *Soirée à la Chaussée d'Antin* nous fait pénétrer dans un salon bourgeois où de jeunes couples abandonnant le menuet et la contredanse s'adonnent à la valse, en suivant le rythme d'un des premiers pianos.

« Les *Tableaux de Paris* embrassent toutes les classes et toutes les conditions dont le contraste appelle l'attention des curieux et la méditation des philosophes » ainsi s'expriment les auteurs. Il nous semble cependant que ces Parisiens, pour la plupart simples, bons enfants et badauds dont les soixante-douze planches de l'album viennent de nous révéler les physionomies ne nous donnent qu'un reflet pâle et incomplet de la vie de la capitale en ces années 1821 à 1824, si fertiles en événements.

La cour, endeuillée par l'assassinat tout récent du duc de Berri, se réjouit de la naissance de l'enfant du miracle, le duc de Bordeaux, en qui les royalistes concentrent tous leurs espoirs. La nation fait par souscription don d'un château fameux au jeune prince qui devient comte de Chambord, en 1821, l'année qui suit sa naissance. C'est en mai de cette même année que de Sainte-Hélène, la France apprend la mort de son empereur déchu. Louis XVIII malade, impotent, vit avec simplicité, n'aimant à s'entourer que de quelques intimes. Le monarque s'inquiète de la poussée de libéralisme qui s'oppose aux passions absolutistes des ultras, il essaie d'amortir le choc tandis qu'on fredonne sous le manteau les chansons de Béranger et que les juges condamnent les quatre sergents de la Rochelle. Le 16 Septembre 1824 le Roi s'éteint, et le 27, sous une pluie diluvienne, Charles X fait son entrée dans Paris en costume de colonel général des carabiniers, au milieu des acclamations de la foule enthousiaste.

Les gens aisés circulent en phaëtons, en berlines et en landaulets. Les lourdes diligences, au trot de leurs chevaux puissants, emmènent les voyageurs vers la province. Les citadins qui veulent le dimanche, aller respirer l'air de la campagne s'acheminent vers la place Louis XV d'où un « coucou », les mènera cahin-caha jusqu'à Versailles. A moins qu'ils n'empruntent « le bateau à vapeur construit à Nantes » qui, rappelle Marcel Poète, trois fois par jour fait le voyage de Paris à Saint-Cloud. Il faut patienter jusqu'en 1828 pour que Paris s'enorgueillisse de son premier omnibus. La cité va attendre des années avant qu'une ligne de chemin de fer soit inaugurée. Ce nouveau mode de locomotion en est encore à la période des essais. Enfin les Parisiens commencent à utiliser le gaz d'éclairage et ce n'est pas sans heurts qu'on installe les nouveaux gazomètres.

Les amateurs de spectacles vont au Théâtre-Français où paraît encore Talma. Mesdemoiselles Mars, Georges et Duchesnois y font valoir leurs talents. Mais hélas, ces brillantes interprètes ne sont pas toujours d'accord. Le public applaudit *le Château de Kenilworth* de Walter Scott, à la Porte Saint-Martin, et, sur cette même scène, il siffle les acteurs anglais qui sont venus interpréter *Othello*. C'est à l'Ambigu que la grande foule se porte, pour entendre, en 1823, Frédérick Lemaître dans le rôle de Robert Macaire du *Baron des Adrets*.

Le public mélomane entend les œuvres d'Auber, d'Hérold et *les Voitures versées* de Boïeldieu. Une soirée est donnée en l'honneur de Rossini qui vient à Paris en 1823. L'année suivante, en mars 1824, un adolescent, Franz Liszt, se fait entendre au Concert italien devant un public admiratif.

Les femmes sont toujours élégantes au théâtre comme à la ville. Elles se coiffent de turbans de gaze, de grands chapeaux de paille d'Italie, de capotes à brides qui s'ornent de marabout ou de plumes d'autruche. Les robes de percale sont enrichies de broderies. Les toilettes de

cérémonie s'exécutent en velours ou en gros de Naples; elles s'ornent de bouillons, de ruches ou de bandes croisées. Les coquettes se couvrent d'une mantille de taffetas, d'un canezou, d'une écharpe de blonde ou d'une witzchoura de velours épinglé garni de chinchilla. En hiver les frileuses portent de lourdes palatines et d'énormes manchons. Il faut choisir le tissu le plus seyant parmi les tons à la mode qui sont : acajou, tabac d'Espagne, flamme de Vésuve, flamme de punch, arbre de Judée, queue de paon, sable de Numidie, crapaud amoureux, souris effrayée, ou araignée méditant un crime; ils contrastent par leur sonorité avec le blanc légitimiste. L'engouement pour ces coloris n'a duré qu'une saison. Les femmes les adoptent avec enthousiasme pour très vite les rejeter avec indifférence. Il en sera toujours ainsi. La vogue récente du

ACADÉMIE DE DESSIN

tango, du rouge Opéra, du banane, du bleu Wallis, du bleu pétrole, du beige pénicilline, du gris platine, de l'uranium est déjà périmée tandis qu'inlassablement nos couturiers lancent les tons nouveaux.

Les bijoux sont fort appréciés, les parures d'or s'agrémentent de grenats, de péridots, de topazes, d'améthystes, d'intailles ou de camées; elles s'achètent chez Franchet le joaillier qui fournit la duchesse de Berri.

Les hommes s'habillent avec recherche pour accompagner leurs gracieuses compagnes. Ils portent l'habit de drap à taille courte et à basques longues, le frac, les culottes de casimir et les pantalons de coutil maintenus par des sous-pieds. Ils endossent la redingote, la cape de neuf aunes ou le manteau à pèlerine et se coiffent d'un demi-poil de forme haute à petit bord ou d'un chapeau à la Bergami. Le tailleur vous propose un drap souple bleu, tête de nègre ou fumée de Londres. C'est en consultant une montre plate, qui vient de chez Bréguet, que l'on peut suivre avec exactitude la marche du temps.

Les fashionables vont avec les élégantes grignoter des meringues chez Tortoni, en

dégustant un verre de madère. Les couples déjeunent au *Café de Chartres*, célèbre pour ses coquilles aux champignons, ou au *Parc d'Etretat* dont les spécialités aux poissons sont réputées. On dîne au *Rocher de Cancale* dont la renommée est le poulet tartare. Mais il est de bon ton d'aller chez Martin, le traiteur à la mode, à l'enseigne du *Veau qui tête*. Ses magnifiques salons donnent face à la fontaine du palmier, sur la place où s'élevait jadis l'ancien Châtelet.

La ville en perpétuelle évolution s'embellit et s'étend. La population augmente. Le quartier François Ier s'élève, le faubourg Saint-Martin et le faubourg Poissonnière se construisent. En 1821, on ouvre le canal Saint-Denis, en 1822 on pose la première pierre du canal Saint-Martin. Les constructions de Notre-Dame-de-Lorette et de Saint-Vincent-de-Paul sont décidées. La Bourse, la Madeleine, l'Arc de Triomphe ne sont pas encore achevés. Dans les quartiers éloignés du centre « aux recoins les plus sauvages le pavé se montre, les trottoirs commencent à ramper et à s'allonger même là où il n'y a pas de passants », précise Victor Hugo en écrivant *Les Misérables* du look-out d'Hauteville-House. Le proscrit dans le calme de Guernesey se rappelle « le Paris de sa jeunesse, ce Paris qu'il a religieusement emporté dans sa mémoire... »

Paris, en ces dernières années du règne de Louis XVIII, commence à prononcer le nom de ce jeune poète qui publie *Han d'Islande* en 1823. En cette époque du romantisme naissant, Charles Nodier reçoit dans ses salons à l'Arsenal et Balzac fait paraître *Clotilde de Lusignan*. Les œuvres fraîchement imprimées d'Alfred de Vigny, du Vicomte de Chateaubriand, de Lamartine, de Guizot, de Joseph de Maistre, de Casimir Delavigne, de Stendhal et de Madame de Genlis voisinent chez Ladvocat, le grand libraire du Palais-Royal, avec l'*Ourika* de Madame de Duras et les traductions des auteurs étrangers Gœthe et Lord Byron.

Les belles font reproduire leur traits délicats par Isabey. Girodet-Trioson meurt en 1824 un an avant Louis David qui s'éteint en exil, à Bruxelles. En cette même année 1824, Delacroix expose *la Barque du Dante* et Gros termine *Bacchus et Ariane*. Monsieur Ingres a quitté Rome où il habitait depuis quatorze ans, il séjourne à Florence et va bientôt regagner Paris. Les différents chefs d'école s'affrontent en peinture comme en littérature durant cette période de transition.

Les vieux grenadiers pensent à leurs rudes campagnes, aux étonnantes victoires dont le souvenir est encore si proche; ils songent à leur empereur qui, après une pénible captivité, meurt seul sur un rocher. Il sera donné à Alfred de Musset de stigmatiser cette ambiance dans les *Confessions d'un enfant du siècle*. « La France, veuve de César... le silence continuait toujours et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lis... Le Roi était sur son trône, regardant çà et là s'il ne voyait pas une abeille dans ses tapisseries. »

***

Dans le Paris actuel devenu si bruyant, ce ne sont plus les cris aigus des colporteurs qui font vibrer nos tympans, mais le halètement des moteurs d'automobiles, le bruit strident de leurs avertisseurs et le vrombrissement des moteurs d'avions qui sillonnent le ciel. Le Paris

d'hier est-il à jamais effacé ? Non, les petits métiers et les colporteurs sont encore là, mais ils ont évolué et ils ne s'annoncent que rarement par un cri car le vacarme de la rue couvrirait leur voix.

Un marchand de journaux est à tous les carrefours et nous propose les dernières éditions. La marchande de billets de loterie est devenue sédentaire. Elle trône dans une cage vitrée se protégeant ainsi des appels d'air sous la porte cochère qui l'abrite. La marchande de fleurs a posé son panier fleuri sous un parasol, elle nous invite à acheter ses bouquets et son ardoise nous rappelle la fête à souhaiter. L'homme-affiche est devenu l'homme-sandwich, il arpente les boulevards le corps serré entre deux panneaux publicitaires. Le premier mai les petits

LES JOUEURS DE BOULES AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

vendeurs de muguet sont nombreux dans la capitale. Ce sont les mêmes commerçants éphémères qui nous vendent les branches de buis le jour des Rameaux. Les marchandes de quatre-saisons poussent leurs voiturettes à deux roues dans les rues populaires. Leurs groupements constituent de véritables marchés où les ménagères viennent s'approvisionner. Dans les quartiers de la périphérie nous avons tout dernièrement revu le chevrier qui menait ses bêtes en jouant de son flutyau campagnard. Il portait dans une grande boîte noire, ses longs fromages cylindriques. Le vitrier souffle dans son ocarina pour nous signaler sa présence, il a posé sur son chevalet ses carreaux bien rangés et son mastic en boules. Le repasseur de couteaux s'annonce à coups de cloche. Sa voiturette est un véritable atelier ambulant. A l'aide de pédales, il actionne sa meule à affûter. Le boucher et le charcutier lui apportent leurs coutelas et il rend à tous des lames bien aiguisées. Le raccommodeur de porcelaines et le canneur de chaises ont choisi le coin d'une rue calme pour exercer leur adresse. Le marchand d'habits et de ferraille fait retentir sa trompette en conduisant son antique carriole. Les chiffonniers armés de leurs crochets visitent de bon matin, toutes les poubelles de la capitale. Les papiers empilés dans des sacs

sont chargés sur des charrettes que traîne bien souvent un vieil âne paisible. Les brocanteurs ambulants en fin de semaine, s'installent par centaines aux portes de Paris. Leur réunion forme de vastes marchés aux occasions de toutes sortes. Ils attirent un public d'amateurs qui espère découvrir pour un prix dérisoire un tableau de Rembrandt ou une porcelaine de Sèvres aux armes de la comtesse du Barry !

Il n'y a plus de bateleurs aux Champs-Élysées, cependant les bambins au manège chevauchent des destriers de bois ou montent dans les minuscules voitures traînées par deux chèvres blanches. Les adolescents font leur apprentissage de cavalier sur des petits ânes gris. Les représentations de Guignol sont suivies par les enfants et même par les parents. La marchande de ballons promène sa grappe de vessies multicolores qui attire les jeunes convoitises. Le cuiseur de gaufres abrite son fourneau sous un kiosque et saupoudre de sucre ses gâteaux dorés. Reverrons-nous le marchand de plaisirs ? Avant la guerre nous l'avons maintes fois rencontré portant sa grande boîte cylindrique peinte en couleurs vives que ferme un couvercle à tourniquet. Les enfants jouaient et l'aiguille indiquait le nombre de gâteaux triangulaires qui devenait leur part. Certains usages montrent une pérennité inouïe puisque au Moyen Age on jouait des gâteaux de même sorte : les oublies. Les « oubloiers » étaient souvent appelés dans les maisons, rappelle Alfred Franklin, où l'on jouait à peu près comme de nos jours les plaisirs et les macarons. L'érudit cite Guillaume de la Villeneuve qui écrivait au siècle de saint Louis :

Le soir orrez sanz plus atendre,
A haute voiz, sans délaier:
Diex! qui apèle l'oublier?

Les « oubloiers » se promenaient au déclin du jour avec des corbeilles recouvertes d'une serviette blanche et remplies d'oublies, de gaufres et de rissoles. Les écoliers qui avaient gagné ces corbeilles les suspendaient, dit Jean de Garlande, à leurs fenêtres, en guise de trophées.

Juliette NICLAUSSE.
Attaché Scientifique au Mobilier National.